

Notes de lecture

Ploog, Katja (dir.)

Calinon, Anne-Sophie (dir.)

Thamin, Nathalie (dir.)

Mobilité. Histoire et émergence d'un concept en sociolinguistique. – Paris : L'Harmattan, 2020. – 352 p.

ISBN : 978-2-343-18313-8

Composé de cinq chapitres, l'ouvrage fait un état des lieux de la notion de *mobilité* dans le domaine de la sociolinguistique, dans le discours social et dans les sciences humaines et sociales, en rappelant en conclusion l'importance de la considération du locuteur comme de l'intersubjectivité dans l'analyse de la notion de *mobilité*.

En introduction, les auteures rappellent l'importance et la prégnance de la notion de *mobilité* dans les travaux contemporains en sciences du langage et en sociolinguistique, tout en soulignant le manque de précision dans sa définition, évoquant un « étrange consensus autour d'un concept flou » (p. 9). Un écart est alors pointé entre l'ancrage solide du concept de *mobilité* en sciences humaines et sociales et son ancrage « insaisissable » en sciences du langage (p. 11). Parmi les points évoqués dans les pages introductives, une place centrale est donnée à la responsabilité des sociolinguistes dans leur utilisation du concept de *mobilité* sans en clarifier la conceptualisation (p. 14). Précision nécessaire, qui permettrait notamment, selon les auteures, d'en discerner les potentiels contours néolibéraux et de ne pas laisser équivaloir *mobilité* à *flexibilité* ou à *adaptation*.

Dans le premier chapitre, intitulé « Autour de la mobilité en sociolinguistique. Analyse de corpus », les auteures relèvent, à travers une série d'exemples issus d'un corpus d'articles sociolinguistiques (entre 2001 et 2014), que le concept de *mobilité* est majoritairement utilisé « de façon implicite », laissant au lecteur la charge et la responsabilité de « se construire une représentation mentale du contenu référentiel visé » (p. 53). Le flou et l'ambivalence des emplois de la notion favorisant alors la construction discursive d'une évidence (p. 54). Sous le titre « Qu'est-ce que la mobilité ? », Christophe Mincke donne un éclairage, à partir de ses travaux sur l'espace carcéral, qui rappelle l'interdépendance entre *mobilité*, temps et espace. L'auteur définit ainsi la *mobilité*, sous sa « forme-limite », comme « l'arrachement à une appartenance et [le] franchissement de frontières pour gagner un nouvel ancrage » (p. 81), et sous sa « forme-flux » comme étant une caractéristique première et permanente.

« L'emploi de la mobilité dans le discours social », deuxième chapitre de l'ouvrage, illustre la puissance de la catégorie normative qu'est la *mobilité* ; les auteures l'évoquant d'ailleurs sous l'idée d'une « mobidicée » (p. 136). L'éclairage de Jean-François Dupeyron, « Court traité de la mobilité », apporte un regard philosophique sur la notion, en indiquant ce qu'a de mobile toute vie humaine (p. 151), ce qu'a de doublement mobile ou doublement absent (selon la formule de Sayad) la vie humaine d'un émigré-immigré, en insistant lui aussi sur l'ambivalence d'une notion synonyme de modernité.

Le troisième chapitre, « Les filiations de la notion de mobilité en sciences humaines et sociales » souligne les apports de la géographie moderne et de la sociologie urbaine quant à la construction de la notion de *mobilité*, tout en rappelant les dangers de l'absence de définitions et contextualisations précises dans les recherches en sociolinguistique, risquant de la transformer en « mot à tout faire » (p. 203).

Le troisième chapitre, « Les filiations de la notion de mobilité en sciences humaines et sociales » souligne les apports de la géographie moderne et de la sociologie urbaine quant à la construction de la notion de *mobilité*, tout en rappelant les dangers de l'absence de définitions et contextualisations précises dans les recherches en sociolinguistique, risquant de la transformer en « mot à tout faire » (p. 203).

Suit un éclairage de Constance de Gourcy (« Mobilité et projet migratoire »), qui insiste sur la nécessité de comprendre les dimensions singulières de chaque acteur d'un parcours migratoire, envisageant mobilités et migrations comme « des manières d'agir sur le monde en même temps que le monde agit sur eux » (p. 216).

Intitulé « Filiations sociolinguistiques », le quatrième chapitre aborde une question épistémologique relevant de la traduction (donc de la mobilisation) vers le français de *language shift* (Weinreich), ainsi que des conceptions et utilisations en contextes francophones qui peuvent en découler. Les auteures soulignent le fait que les langues sont les « territoires de [la] mobilité à la fois symbolique et pratique [du locuteur] » (p. 263).

Dernier chapitre et thèse centrale de l'ouvrage, « La mobilité du locuteur » prend la forme d'une proposition, de la part des auteures, de réinvestir la notion de *mobilité* en sciences du langage de la dimension subjective de chaque locuteur, capable de mettre et se mettre en mouvement à travers le/son discours. Cette *mobilité* est illustrée à travers divers exemples, dont une forme coalescente ayant recours à la graphie latine et arabe en un même mot : « Rafiq » (Rafiq ou رفیق). Cet exemple, dont on ne sait pas précisément dans quel contexte il a été produit, est analysé par les auteures non pas comme un « semilinguisme » (terme fréquemment rencontré dans les discours d'adultes ou d'enseignants pour décrire péjorativement les compétences ou le manque de compétences simultanées en arabe et en français des locuteurs, élèves et jeunes en contextes algériens notamment), mais comme un choix harmonieux et réaliste. Les auteures soulignent alors l'importance que constituerait le changement de regard sur d'apparentes ambiguïtés dans l'utilisation des langues et des codes, laissant au locuteur tout son pouvoir singulier de dire, comme à l'auditeur un espace d'interprétation élargi. Cette prise de position

des auteures en faveur du locuteur, de la mobilité de sa parole et de l'intersubjectivité conduit à entendre ce qu'elles formuleront plus loin, et qu'elles avaient laissé entendre plus tôt dans l'ouvrage : « l'une des préoccupations de la démarche devra être la vigilance vis-à-vis des catégorisations externes » (p. 304).

Achevant l'ouvrage par la citation de Humboldt qui présente la langue comme une *energeia*, activité en train de se faire, et non pas un ouvrage fait, *ergon*, les auteures rappellent à la fois que la mobilité est inhérente à la langue et à l'acte de parole, mais aussi et surtout que cette mobilité ne survient pas qu'en présence d'un autre, d'un interlocuteur, mais qu'elle concerne aussi et peut-être avant tout le locuteur face à lui-même. La compréhension de la notion de *mobilité*, appliquée à soi face à soi-même, en tant que locuteur ou/et chercheur, face à notre propre parole et à nos propres usages, et non pas appliquée exclusivement à des personnes, langues et objets extérieurs désignés comme « évidemment en mouvement », résonne puissamment avec l'invitation introductive des auteures à assumer la responsabilité, voire la culpabilité (p. 14), du manque de clarification de ce que bouger veut dire.

Matthieu Marchadour
Chercheur associé
PREFICS/Université Rennes 2

Alexandre-Garner, Corinne (dir.)
Galitzine-Loumpet, Alexandra (dir.)
L'objet de la migration, le sujet en exil. –
Nanterre : Presses universitaires de
Nanterre, 2020 – 362 p.
ISBN : 968-2-84016-320-6

Dans cet ouvrage collectif, les auteurs proposent d'appréhender la condition des sujets en exil par l'entremise des objets. Pour cela, les directrices d'ouvrage fondent leur réflexion sur un partenariat sur le temps long avec les auteurs, depuis 2011 pour celles et ceux qui participent au